

Bêtes noires – *Pelt (Bestiary)* d'Ingrid Bachmann

Julie Alary Lavallée

Numéro 111, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alary Lavallée, J. (2015). Compte rendu de [Bêtes noires – *Pelt (Bestiary)* d'Ingrid Bachmann]. *Espace*, (111), 88–89.

furtifs, tantôt happés par le rêve, accordent une tout autre dimension à ce projet qui s'attarde dès lors à l'enfance de la mémoire; ce territoire à habiter. La tension culmine dans le dernier quart du film lorsque, spontanément, un joueur de santour fait retentir les premières notes de son instrument au milieu d'une conversation entre différents acteurs, lesquels se taisent successivement. La caméra en orbite dévoile au second plan l'arrivée des autres membres du groupe Sina Bathai sur le lieu de tournage. Note par note, le solo devient *ensemble*. Autre métaphore réussie faisant passer la mémoire d'un espace souverain à un domaine peuplé.

Le parcours de cette exposition s'achève sur une petite scène, elle aussi éclairée en douche, pourvue d'instructions précises à teneur performative, toujours à l'endroit du visiteur, qui lèvera enfin la tête sur la phrase de l'artiste américain Lawrence Weiner³, dont le lettrage bilingue occupera tout le mur attenant: une cohabitation réussie. Or, force est de constater que la mise en espace, bien que classique, efficace et sagement scénographiée, demeure un accompagnement plutôt accessoire au long métrage. Le dispositif ainsi déployé, sans être banal, semble un surplus de sens à la virtuosité des 90 minutes soutenues du film. Le véritable enjeu a lieu au cœur du tournage, là où la mémoire occupe le premier rôle, devient personnage à force de se dire, de s'oublier.

1. Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, cité par Georges Didi-Huberman dans *Essayer voir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2014, p. 48.
2. Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Paris, Rivages Poche / Petite Bibliothèque, 2001, p. 26.
3. « An abridgement of an abutment to on near or about the arctic circle / Le raccourcissement d'un arc-boutant contre sur près ou autour du cercle arctique » (1969). Cette œuvre fut installée et exposée dans le cadre de la Biennale de Montréal en 2014.

Annie Lafleur détient un baccalauréat en littératures française et québécoise de l'Université Laval et une majeure en études interdisciplinaires de l'Université Concordia. Elle est l'auteur de trois livres de poèmes ainsi que de nombreux entretiens et essais parus dans des revues spécialisées et des périodiques au Canada et aux États-Unis. Depuis 2014, Annie Lafleur fait partie du comité de rédaction de la revue *Estuaire*.

Bêtes noires – *Pelt (Bestiary)* d'Ingrid Bachmann

Julie Alary Lavallée

**DIAGONALE
MONTRÉAL
26 MARS –
2 MAI 2015**

Au cours des deux dernières années, le centre d'artistes Diagonale a procédé à un remaniement considérable de son organisation en revisitant son mandat et en s'entourant d'une nouvelle équipe. Grâce à l'élargissement de ses axes d'actions, le centre souhaite mettre davantage en évidence l'omniprésence insoupçonnée de la fibre en tant que concept ou matière dans l'art contemporain. Alors que le coup d'envoi de la programmation du nouveau comité mis en place a récemment été souligné avec la *Soupée* (2014), un projet participatif combinant micromécénat et médiation culturelle, l'exposition *Pelt (Bestiary)*¹ (2012) de l'artiste Ingrid Bachmann poursuit cette propulsion de l'art de la fibre, souvent cloisonné à ses origines traditionnelles et artisanales.

Pelt (Bestiary) donne à voir six sculptures cinétiques et interactives, des protubérances velues en fibre synthétique et deux dessins à l'effigie de ces gibbosités. Dispersées dans l'espace de la galerie, les sculptures épousent la morphologie d'animaux variés. Ces bêtes noires se déclinent suivant une série de postures qui rappellent à la mémoire la faune domestique et sauvage. Elles évoquent, par moment, des produits générés grâce à la taxidermie, ces artefacts exotiques et de luxe tels que des tapis décoratifs de félins ou d'ursidés jonchant le sol de certaines demeures stylées. Alors que ce type d'objets sollicite d'emblée le sens du toucher, le spectateur restera ici sur sa faim. L'apparence roide de la surface, de ce pelage ou encore de cette fourrure artificielle le dissuadera de les toucher.

Bachmann s'attarde, depuis plus de 20 ans, à la réalisation de projets qui humanisent la machine ou ancrent « l'expérience numérique dans le monde matériel². » Afin de briser l'association consensuelle de la technologie à l'idée de nouveau, elle façonne cette visée sans l'aide de logiciels et d'écrans. Pour réaliser *Pelt (Bestiary)*, l'artiste a plutôt travaillé, pendant de nombreuses années, au développement d'une fibre qui « prend vie ». Cette fibre « vivante » consiste en de multiples poils de caoutchouc de différentes longueurs, produits en usine et soigneusement tissés à la main grâce au travail répétitif d'assistant-e-s. Découlant d'une exécution humaine soignée, ces tapis prennent forme et s'activent; ils reposent pour la plupart sur une structure mécanique composée de capteurs, de senseurs et de moteurs leur permettant d'adopter leurs idiosyncrasies. Certains seront dynamisés par le mouvement des visiteurs, d'autres bougeront de leur propre chef ou resteront immobiles. Leur animation sera, la plupart du temps, subtile : des ondulations du « corps » sont détectées tout comme des frémissements, ou encore – plus évidemment, cette fois – des



grognements accompagnés de sons générés par la « machinerie » intérieure. Il s'agit de mouvements minimaux, d'un désir d'animer l'inertie sans vouloir singer la nature à la perfection.

Dotés d'une morphologie schématisée, ces prototypes ou bestiaires gisent pour la plupart sans tête, parfois sans début ni fin. Ce souci d'abrèger leur forme, prononcée dans les dessins à leur effigie, rend ainsi toute tentative d'identification vaine. Les deux représentations de ces masses noires – que l'artiste considère d'ailleurs comme leur portrait³ – donnent peu à voir sinon leur bidimensionnalité: ces bêtes sont avant tout des tapis.

Bien que l'artiste souhaite semer un peu le désordre dans le milieu souvent froid et automatisé de la technologie, le désordre demeure sage. Si Bachmann cherche à faire entrer la machine dans le quotidien et de manière plus organique, *Pelt (Bestiary)* garde un pied bien ancré dans la rigueur, la minutie et la monochromie. Les sculptures reproduites en multiples exemples se limitent à des versions nuancées de l'une et de l'autre. Le noir du caoutchouc qui ponctue le white cube renvoie, pour sa part, à une certaine forme d'austérité, au caractère frigide de la machine et à la restriction. Les dessins, quant à eux, nous ramènent à l'exécution humaine réalisée à la main, à la rature ou à l'erreur, aux traces du geste répété laissées après l'effacement. S'il y a désordre, on le retrouve plus facilement là et peut-être dans les câbles d'alimentation électrique laissés, par endroits, bien visibles, soulignant la vie tout à fait artificielle que l'artiste leur a octroyée.

Au cours du Moyen Âge, les bestiaires, que l'on nommait également « livre des natures des animaux », avaient pour principale visée l'enseignement d'une morale chrétienne simple⁴. Plus tard dans l'histoire, ils auraient été remplacés par les Saints. Encore plus tardivement dans l'histoire, et plus spécifiquement lors de la modernité, J.R. Carpenter rappelle, dans un petit ouvrage à propos de ce même projet de Bachmann, que l'animal a été suppléé par les machines ou

la voiture. Dénudés d'usages concrets et de leurs racines, si ce n'est que d'être vus par le public en galerie, ces animaux-sculptures et ces dessins seraient-ils porteurs d'un commentaire moralisant sur l'animal d'aujourd'hui et du comportement social à son égard? À quoi sert l'animal, de nos jours, et à quoi l'avons-nous relégué? À de simples tapis ou objets du regard qui se meuvent au gré de notre vouloir?

Même si ces œuvres posent un pied dans un monde enfantin faussement naïf, où le rapprochement avec le jeu et le plaisir du toucher s'annonce inévitable, elles parlent d'enjeux plus fondamentaux. Elles soulignent avec une certaine forme d'absurdité l'obsession de l'homme à agir sur la nature, à vouloir la contrôler ou la recréer: la bête noire de ceux dont la vision du monde s'affirme moins mécaniste.

1. Cette exposition a été présentée en 2012 au centre MATERIA dans le cadre de la Manif 6 de Québec.
2. Notre traduction. J.R. Carpenter, *Ingrid Bachmann Pelt (Bestiary)*, Catalogue d'exposition, Centre MATERIA (Québec), 13 avril - 20 mai (2013). s.l. p. 7.
3. Notes de l'artiste.
4. Les galeries virtuelles de la Bibliothèque nationale de France, *Les bestiaires*, < <http://expositions.bnf.fr/bestiare/arret/3/> >. Consulté le 1^{er} mai 2015.

Julie Alary Lavallée prépare une thèse de doctorat en histoire de l'art sur l'art contemporain de l'Inde dans le champ des études muséales, mondiales et diasporiques à l'Université Concordia. Coordinatrice des communications et des archives au centre d'artistes OPTICA, elle collabore en tant qu'auteure auprès de diverses galeries montréalaises et publie régulièrement à titre de critique d'art. Outre la présentation de ses recherches universitaires, ici comme à l'étranger, elle est membre du comité d'administration du Studio XX.